

Dans la glorification du « travail », dans les infatigables discours sur la « bénédiction du travail », je vois la même arrière pensée que dans les louanges adressées aux actes impersonnels et utiles à tous : à savoir la peur de tout ce qui est individuel. Au fond, ce qu'on sent aujourd'hui, à la vue du travail – on vise toujours sous ce nom le dur labeur du matin au soir –, qu'un tel travail constitue la meilleure des polices, qu'il tient chacun en bride et s'entend à entraver puissamment le développement de la raison, des désirs, du goût de l'indépendance. Car il consume une extraordinaire quantité de force nerveuse et la soustrait à la réflexion, à la méditation, à la rêverie, aux soucis, à l'amour et à la haine, il présente constamment à la vue un but mesquin et assure des satisfactions faciles et régulières. Ainsi une société où l'on travaille dur en permanence aura davantage de sécurité : et l'on adore aujourd'hui la sécurité comme la divinité suprême. – Et puis ! épouvante ! Le « travailleur », justement, est devenu dangereux ! Le monde fourmille d'« individus dangereux » ! Et derrière eux, le danger des dangers – l'individu* ! (...) Êtes-vous complices de la folie actuelle des nations qui ne pensent qu'à produire le plus possible et à s'enrichir le plus possible ? Votre tâche serait de leur présenter l'addition négative : quelles énormes sommes de valeur intérieure sont gaspillées pour une fin aussi extérieure ! Mais qu'est devenue votre valeur intérieure si vous ne savez plus ce que c'est que respirer librement ? si vous n'avez même pas un minimum de maîtrise de vous-même ?

NIETZSCHE, *Aurore*.

Individuum : individu

EXPLICATION :

Pierre CARDUCCI

Lycée Jacob Holtzer – Firminy, mars 2012

Dans ce texte extrait de son ouvrage intitulé *Aurore*, Nietzsche présente l'action du travail sur l'homme dans la société moderne. Il pose précisément la question de savoir si le travail n'est pas qu'un conditionnement de l'homme pour la société moderne. Nietzsche développe la thèse selon laquelle l'homme, par le travail, devient « esclave » de la société, il perd des facultés, des libertés, et il devient une personne vulnérable. Dans une première partie de son texte, de la ligne 1 à 3, Nietzsche nous montre que la société, par le travail, veut se débarrasser de l'individualisme. Ensuite, de la ligne 3 à 10, l'auteur expose pourquoi le travail est le meilleur moyen pour supprimer la volonté et la liberté de pensée de l'individu ; il nous montre, entre autres, quels sont les vices du travail toujours en appliquant cela à la société, comment il apprivoise l'homme. Enfin, Nietzsche, de la ligne 10 à 17, nous dévoile que l'homme n'est pas faible, qu'il peut vaincre cet endoctrinement de la société qui a peur de l'individu : il semble en appeler à une prise de conscience de ses contemporains sur ce qu'est ou ce qu'est réellement devenu le travail.

Pour commencer son texte, Nietzsche emploie dans la première ligne deux fois « dans ». Ici, ce mot évoque une tournure générale ; on comprend donc que cette tournure évoque la société, associé à « dans », on peut voir deux éloges : « glorification » et « bénédiction » du travail. On voit donc que la société fait l'éloge du travail. Et les notions de « glorification » et de « bénédiction » montrent bien qu'il s'agit d'éloges excessifs, signe d'une survalorisation du travail. Or dans la ligne 2, Nietzsche utilise le terme « arrière pensée », puis de nouveau « louanges », soit un éloge, qui s'associe avec « actes impersonnels et utiles à tous ». Il assimile donc de manière néfaste le travail

et les actes impersonnels. On peut donc déjà voir apparaître l'idée que se fait Nietzsche sur le travail : c'est un moyen pour défendre des prétendues valeurs collectives, au détriment des actions et des pensées personnelles. Au niveau de la ligne 3, quand il écrit « la peur de tout ce qui est individuel », là encore, la tournure est générale. Il montre donc que la société est contre l'individualisme. En faisant l'éloge de l'impersonnalisme, la société s'érige directement ou indirectement contre l'être individuel.

Dans la deuxième partie de sa démonstration, l'auteur montre, tout d'abord (ligne 4), que le travail visé par la société regroupe des activités pénibles que l'homme ne prend pas plaisir à réaliser : « on vise toujours sous ce nom le dur labeur du matin au soir ». Ainsi, Nietzsche semble exclure les métiers de l'art (peinture, sculpture, écriture, musique, etc.). Il considère ces métiers comme ouverture de la conscience, expression de la liberté individuelle. Quand Nietzsche utilise à la ligne 5 le terme « meilleure des polices », il veut montrer que le travail permet de sécuriser la société face à l'homme, ce travail impose des limites à l'homme. On peut comprendre grâce au verbe « entraver », ligne 5, que le travail est perçu comme un obstacle et à la ligne 6, Nietzsche utilise « raison », « désirs » et « goût de l'indépendance », ces trois notions portent sur la conscience (et parallèlement l'inconscient) de l'homme. Pour la société, le travail permet de configurer l'homme en le privant de conscience, en le privant de réflexion. Il met donc, dans son texte, en opposition les métiers manuels, favorables à la société et les métiers intellectuels, favorables au développement de la conscience individuelle. De la ligne 6 à la ligne 8 (« Car il [...] à la haine ») Nietzsche essaye d'expliquer pourquoi le travail qu'il décrit est forcément une entrave à la conscience. Il montre que la conscience, « la force nerveuse » est utilisée dans ces métiers pénibles seulement dans le but de la réalisation d'une tâche et donc de la mécanisation de celle-ci, au sens où cela demande une grande quantité de concentration, ceci au dépend d'utilisation de caractéristiques beaucoup plus nobles de la conscience tel que « la réflexion », « la méditation », « la rêverie », « les soucis », « l'amour », « la haine ». Or ces dernières sont des caractéristiques des métiers intellectuels. Ce sont des caractéristiques qui permettraient à l'homme de réfléchir par lui-même. Nietzsche va donc jusqu'à avancer que la société a pour but de « lobotomiser » l'homme, de le rendre manipulable par une absence de réflexion. Par la suite, au niveau des lignes 8 et 9, l'auteur par l'utilisation de « but mesquin » montre que le travail présente à l'homme un but qui n'est que superflue, par exemple, l'homme travail pour des promotions, pour des vacances supplémentaires, et un but étriqué. L'homme ne se projette pas dans l'avenir, il travaille pour manger, boire, dormir, etc. Il montre que la société maintient l'homme sous son contrôle en lui offrant des apports qui peuvent être perçus par l'homme (qui n'est plus conscient) comme des désirs qui ne lui demandent aucun sacrifice. Autrement dit, Nietzsche considère donc que la société « joue avec » l'homme après l'avoir privé de sa réflexion. De la ligne 9 à la ligne 10, les buts de cette manipulation sont explicités, ils veillent à sécuriser la société qui est, comme nous le laisse penser Nietzsche, le moteur de la société dans laquelle il vit.

Dans la troisième étape de son argumentation, Nietzsche commence par montrer que la société s'est peut-être trompée au sujet de l'homme, du moins au sujet du travailleur. En effet, il commence à la ligne 10 par deux phrases exclamatives nominales : « Et puis ! Épouvante ! ». Cette procédure nous montre que la société elle-même est habitée par une espèce de peur, une crainte de l'individu. Par le terme « justement » appliqué au travailleur, Nietzsche montre que le fait d'endoctriner l'homme a peut-être été une erreur, car l'homme garde toujours en lui des envies de réflexion et de révolte. Et ainsi, la société a libéré ce qu'elle craignait par-dessus tout, « le danger des dangers » comme l'appelle Nietzsche, la capacité qu'a l'homme à avoir en lui une partie narcissique, une partie de lui qui a besoin d'indépendance, d'individualité, de pouvoir de pensée et d'action, bref de liberté. Or cela est la crainte de la société, car la sécurité qu'elle a mise en place est basée sur l'impersonnalité de l'homme. Sans ce moulage des individus, sans ce formatage, la société s'effondre, puisque l'affirmation de l'individu est synonyme de la fin de toute puissance du

ystème social. Dans les cinq dernières lignes de son texte, l'auteur interpelle toute personne témoin de ce spectacle sur son rôle dans cette société. La première question, si on y voit bien, n'en est pas une : elle cache plutôt une affirmation : oui l'homme est complice de la production extravagante et de l'enrichissement démesuré des nations, car l'homme s'est laissé guider, il s'est laissé manipuler sans protester. Qu'est-ce qu'il en tire ? C'est non un enrichissement personnel (au niveau de sa réflexion), mais un développement collectif qui ne lui profite aucunement. Il explique aux lignes 14 et 15 que l'homme y perd dans l'équation, les valeurs humaines exposées plus haut (lignes 6, 7 et 8) sont inutilisées, aucunement développées. Le profit est nul, les efforts inutiles, l'homme ressort mécanisé par le travail. Nietzsche essaye de faire comprendre aux travailleurs qu'ils se sont laissés duper par la société. Les phrases, les interrogations les plus marquantes de sa thèse sont les deux dernières. L'homme ne devrait-il pas ressentir un sentiment de honte que de s'être fait voler sa propre liberté, c'est-à-dire la capacité qu'il a de penser et d'agir par lui-même ? La remise en question n'est-elle pas nécessaire ? L'homme, en étant manipulé, perd sa propre maîtrise, sa propre manière de réfléchir, il perd ainsi des caractéristiques qui le prédefiniennent, soit la liberté et la capacité d'analyse.

Nietzsche fait observer que dans l'organisation capitaliste du travail, l'homme se voit dépossédé de ses nombreuses caractéristiques fondamentales. Nietzsche appuie de manière très brutale que la société prive l'homme de sa conscience, à travers le travail : la société fait du travail un facteur d'aliénation, au lieu d'en faire un moyen d'émancipation et de libération de l'être humain.